

La passion selon Kheireddine Ameyar

«Il commençait à sembler que l'univers, avec sa voûte étoilée de globes impassibles et agaçants n'était peut-être pas ce que j'avais rêvé de plus grandiose.» Le sublime aveu de désenchantement formulé par Lautréamont aurait pu inspirer l'une de ces sentences flamboyantes que Kheireddine Ameyar, qui vouait un authentique culte à l'auteur des «Chants de Maldoror», décochait avec une sombre jouissance.

Cette figure de style précieuse qu'on appelle l'oxymore est ce qui certainement conviendrait le mieux pour décrire l'univers tout à la fois hétéroclite et cohérent de Kheireddine Ameyar.

Le 9 juin 2000, il commettait l'acte désespéré de mettre fin à ses jours. Il était écrit quelque part que, ayant mené une vie singulière de personnage de roman, il ne pouvait pas mourir comme tout le monde. Il a choisi lui-même quand et comment effectuer sa sortie. Si son suicide avait causé une immense émotion à travers la presse algérienne, c'est aussi à cause de la place qu'y occupait Kheireddine Ameyar. Un pivot !

Ce oulida leblad, «native son» de La Casbah d'Alger, est né à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est sans doute pourquoi il préférerait la veste bleu de Chine au costume-cravate et la chemma au cigare cubain. Diplômé de l'Ecole de journalisme d'Alger, il entama sa carrière à la radio avant de rejoindre, après bien des péripéties, *El Moudjahid* puis *Algérie-Actualité*. C'est en particulier dans ce dernier titre, dont il est, en 1978, chef de la rubrique culturelle, qu'il inventera une façon nouvelle de pratiquer le journalisme. Son éclectisme érudit,

son souci esthétique de l'écriture mêlant l'envolée lyrique à l'uppercut, sa tonalité offensive, le goût du débat d'idées, tout cela faisait que ses articles détonnaient dans la grisaille d'une presse équarrie par la monotonie. C'est lors de ces années d'*Algérie-Actualité* que le style Kheireddine Ameyar donnera sa pleine mesure et influencera de jeunes journalistes qui allaient, avec lui, inventer le nouveau journalisme culturel algérien. Abdelkrim Djaâd m'a avoué combien il avait été irradié par la liberté avec laquelle Ameyar laissait courir sa plume.

Kheireddine Ameyar, c'était plus qu'une signature, c'était carrément le père d'un courant du journalisme culturel algérien ! Un artiste doué de ce supplément d'âme qui permet d'apporter une plus value littéraire à l'information, matière brute et désincarnée, dépourvue de palpitations.

Kheireddine Ameyar était aussi et surtout un personnage haut en couleur, friand de conversations qu'il menait haut de sa voix de baryton, un roi de la formule cinglante. Il pouvait s'emporter pour une idée abstraite, se disputer pour une virgule, se fâcher pour une épithète. Son caractère bouillonnant, ses sautes d'humeur, son franc-parler concouraient à faire de lui un personnage qui ne laissait pas indifférent. On pouvait l'apprécier ou pas, il ne passait pas inaperçu !

De cette grande aventure du journalisme, il nous reste un bouquin.

Ouvrir «L'aigle et la plume», la compilation de ses articles, que vient de publier l'Anep, suite à un travail titanesque de collationnement et de classement effectué par

Taous Ameyar, son épouse, qui s'avère elle-même une belle sobre plume, c'est replonger dans cet univers du limpide enchevêtrement ! L'oxymore ! Encore ! Univers de la luxuriance des idées, de l'entrechoquement des genres, du foisonnement des audaces, des élans rattrapés par le scepticisme !

Ça saute aux yeux ! Kheireddine Ameyar a réussi la prouesse d'assembler les matériaux d'une œuvre littéraire avec des articles de presse que le temps semblait pourtant condamner à la péremption.

Ne dit-on pas du journalisme qu'il est la littérature de l'éphémère ? Eh bien, à relire ces textes d'Ameyar bien des années après leur publication par les journaux, on se sent pourvu d'arguments pour infirmer ce verdict.

C'est que ces articles d'Ameyar ressemblent à leur auteur : complexes, cultivés, convoquant en toute liberté des références dans divers domaines. Kheireddine Ameyar aimait bien faire télescoper les connaissances, alliant, et parfois dans la même phrase, les renvois à l'actualité, qui est l'établi du journaliste, à des étincelles d'histoire, de sociologie, de culture, de science, de sport. C'est ce qu'Ameyar a apporté au journalisme culturel algérien : un soubassement de profondeur et l'audace de faire étinceler des idées en faisant feu de tout bois.

On plonge dans cet univers avec le regret qu'il n'ait pas davantage écrit de romans, en dehors de *Maloula*, un roman inachevé publié après son décès. C'est l'histoire d'un journaliste, K., comme le personnage de Kafka, qui découvre *Maloula*, un monastère grec ortho-



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

doxe au nord-est de Damas, et un dernier endroit au monde où on parle encore araméen.

Sur ces textes que nous (re)lisons là, les articles comme le roman, le temps est incapable d'imprimer sa patine. Ils gardent une pertinence, une fraîcheur même qui vient tout droit de ce style Ameyar inimitable.

Kheireddine Ameyar, et cela transparait dans ces traces qu'il nous laisse, était brûlé de l'intérieur par une flamme inextinguible. Cette flamme était sans doute alimentée par la passion.

A. T.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@laalamhakimus

En attendant la compteuse électronique de pilules !

France ! La Cour des comptes épingle le gouvernement.
Algérie ! Le gouvernement interdit l'importation ...

... d'épingles !

Non ! Non et non ! Ne me dites pas le contraire, je n'en démordrais pas ! Je trouve que l'on ne valorise pas assez certains métiers. Je suis même convaincu qu'on les méprise, au fond. Ce qui est une attitude irresponsable, irréfléchie et surtout arrogante par rapport aux gens qui exercent ces métiers-là, souvent d'ailleurs dans l'ombre, loin des projecteurs et de la gloire. Prenez encore l'autre jour, et cette prise des forces de l'ordre, à Skikda ! Des éléments de la BRI d'El-Harrouch ont saisi 3 080 comprimés de psychotropes. Au-delà du fait que cette quantité de drogue n'ira pas empoisonner nos enfants, il y a cet autre aspect fort navrant : a-t-on pensé à l'agent qui a compté ces comprimés ? Un à un ? Non, bien sûr ! De manière confortable, calés dans nos fauteuils, une tisane ou un café posé sur la table de notre cuisine, nous ouvrons le journal et nous lisons, impassibles, ce chiffre : une prise de 3 080 pilules de psychotropes. Je trouve notre comportement ingrat. Et surtout irrespectueux envers le labeur d'un homme – ou

d'une femme, d'ailleurs – qui, lui-même assis dans un bureau de quelque service de sécurité du pays, a entamé cette tâche dingue de minutie, de rigueur et de précision harassante pour enfin arriver à ce nombre, 3 080. Pas 3 079. Pas 3 081. Même pas 3 000 pour faire chiffre rond, par défaut. Non ! 3 080. Parce que chaque comprimé compte. Parce que c'est aussi et surtout son boulot de compter pilule après pilule. Et puis, a-t-on pensé au nombre de fois où cet agent a dû reprendre son compte ? Arrivé à 2 567, la porte de son bureau s'ouvre à la volée, son chef entre et lui dit quelque chose, n'importe quoi. Et hop ! Le compte est faussé. Il ne sait plus où il en était. Alors, il reprend tout ! Depuis le début. Les comprimés verts, bleus ou roses se remettent à défiler sur sa table de travail. Parce qu'on n'a toujours pas inventé la «compteuse électronique de psychotropes» qui mettrait ainsi fin au calvaire de cet agent, je tenais à lui rendre hommage aujourd'hui. Qu'il ait droit lui aussi à son quart d'heure Warhol. Bon ! Ben... là si je compte bien, ça fait trente lignes. Le moment pour moi de vous inviter à fumer du thé pour rester éveillés à votre cauchemar qui continue.

H. L.

